Comment ?

Présentation

par Ivan Maffezzini

Malgré ce qu'on nous enseigne, parfois les « comment ? » sont bien plus importants et contraignants que les « pourquoi ? ». Dans cette présentation on évoque donc comment on a structuré ce numéro autour de Guy Debord ; l'article qui ouvre le dossier s'attache, pour sa part, à expliquer les « pourquoi ? ».

Citations

Dès qu'on a commencé à préparer ce numéro, on a décidé d'organiser le dossier autour de citations de Debord. Ça pourrait avoir l'air d'une simple provocation. Mais ça ne l'est pas.

Qu'on considère la citation comme un moyen de se décharger d'une responsabilité (*c'est lui qui l'a dit, je ne fais que le répéter ; si vous n'êtes pas d'accord, vous n'avez qu'à le lui dire*), une façon de revigorer des idées chétives (*ce n'est pas flou, si vous avez l'impression que c'est du n'importe quoi, c'est parce que vous n'avez sans doute pas lu..., regardez, c'est pratiquement la même idée*) ou un outil pour assommer les lecteurs avec des vérités granitiques (*il n'y a pas de doute, c'est comme ça ; P. L. l'a montré dans son célèbre livre sur la nécessité, J. Q. l'a repris dans ses derniers essais, R. B. a construit un édifice théorique fort solide sur lequel j'appuie ma conceptualisation...*), la citation est une fuite.

Quoi de plus naturel pour Debord, ennemi juré des fuites, d'écrire : « *Le détournement est le contraire de la citation, de l'autorité théorique toujours falsifiée du seul fait qu'elle est devenue citation ; fragment arraché à son contexte, à son mouvement, et finalement à son époque comme référence globale et à l'option*

précise qu'elle était à l'intérieur de cette référence, exactement reconnue ou erronée. » ? Naturel, sans doute, mais il y a une partie de Debord qui aurait dû aimer cet « arraché au contexte », qui aurait dû aimer que la citation parle une autre langue que celle de l'origine. Quoi de plus debordien qu'une citation décontextualisée, qui détourne le lecteur des routes trop bien tracées, trop bien lissées, trop bien soignées par les habitudes des auteurs ?

Depuis que les publicitaires ont si bien appris l'art du détournement, le détournement n'a plus le statut qu'il avait dans les années 1960. Il n'a plus seulement ce statut-là. La citation peut donc reprendre un droit de cité dans des écrits qui veulent s'opposer à la spectacularisation ; elle peut devenir un élément de rupture de la linéarité des discours et d'une logique que seule la capacité rhétorique rend vraie.

Il est sans doute possible d'employer la citation d'une autre manière. Comme celle que propose Walter Benjamin que je cite comme témoin à décharge avec une citation décontextualisée¹ (je le cite comme témoin à décharge pour les brigands et pour les citations et non comme autorité !) : « *Les citations dans mon travail sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent le flâneur de sa conviction* ». La citation non pas comme fuite mais comme brigand qui met en fuite les idées reçues, les convictions, tout ce qui s'installe dans le lecteur sans que celui-ci ait la moindre conscience que l'installation n'est pas une nécessité absolue mais qu'elle provient des conditions de vie de notre société qui, jusqu'à preuve du contraire, n'est pas, elle non plus, une nécessité absolue. Aujourd'hui la route Benjamin, après le passage des pelleuses universitaires, est bien tracée, lisse, pour que les tranquilles autos des bourgeois se rendent à leur chalet dans les Alpes, dans les Appalaches ou dans les Laurentides. Mais les brigands se sont adaptés, ils ont troqué leurs rosses pour

¹ Je n'écris donc pas d'où je la tire.

des BMW et continuent à enlever aux lecteurs pressés cette pauvre richesse qu'est la conviction.

Dans ces années de publicité « intelligente », un retour à la bonne vieille citation, non pas détournée dans son contenu mais de son contexte, permet de mettre à l'épreuve l'intelligence du lecteur et la mauvaise foi de l'auteur. Le lecteur est obligé de passer d'un contexte à l'autre et éventuellement de deviner les intentions cachées de l'auteur, dont on peut limiter la mauvaise foi en ne mettant que des citations — on ne se débarrasse pourtant pas de l'auteur qui plutôt que de puiser dans ses phrases à lui, si quelque chose comme la propriété des phrases existe, puise dans les phrases de l'autre. Il est évident qu'une séquence de citations sur plusieurs pages risque de mettre à l'épreuve la patience du lecteur plutôt que son intelligence, même si les entrechocs doivent le garder éveillé.

Ne pas trop ennuyer le lecteur sans tomber dans le divertissement n'est sans doute pas chose facile. Je dirais même qu'en ces temps où l'impératif catégorique est : « amuse-toi, les yeux et les oreilles fermés », c'est pratiquement impossible. *Conjonctures*, qui n'a jamais eu froid aux yeux, va relever le défi (ou tenir le pari) : pour que le lecteur ne s'endorme pas, on emploiera des photos comme texte de soutien des citations ; pour ne pas tomber dans le piège de l'amusement, les photos de « scènes de publicité en ville » seront terriblement homogènes, presque ennuyeuses ; pour que la tête du lecteur travaille dans un contexte de critique de la société, les citations dériveront dans la *ville publicitaire* sans but précis, s'arrêteront là où ça les tentera, passeront vite à côté des images qui ne les intéressent pas...

Elles... elles auront assez d'autonomie pour que le lecteur veuille éventuellement remonter au texte dont on les a extirpées ; elle seront assez liées entre elles, assez peu autonomes,

pour que le lecteur ne se retrouve pas submergé par n'importe quoi.

Elles... elles seront ce qu'elles seront et ce qu'elles seront, nous ne le saurons qu'après le travail de mise en page. De mise en ville.

Assez, à propos des citations.

Le dossier

Pourquoi Debord ? Un court article avec une assez longue liste de « parce que » qui devraient justifier le choix de faire un numéro sur Debord et cinq « parce que » qui vont dans le sens inverse. Mais ce n'est pas une question de nombre : « *Au fond on fait un numéro sur Debord parce que la majorité de nos lecteurs ne le connaît pas et parce que, n'étant ni des experts de Debord ni des militants situs, nous avons cru être dans la condition idéale pour donner envie de le lire* ».

Situer les situationnistes. Tâche moins facile qu'on ne l'imagine car comme l'écrit Véronique Dassas avant de nous conduire par la main le long des pistes situationnistes : « *Les livres pullulent : on édite, on recueille, on archive, on se souvient. Éventuellement on se querelle un peu ou beaucoup sur la succession, on s'invective* ». Le travail de défrichage a été fait sans états d'âme, on dirait presque de façon scientifique, objective, si ce n'était que, par moments, l'auteur se laisse prendre par ses sympathies. Mais ça, c'est un peu notre genre.

Gloses marginales. Il y a certainement des lecteurs qui, connaissant l'œuvre de Giorgio Agamben, s'étonneront de son intérêt pour Debord. Mais il suffit de lire l'article que nous publions et qui parut pour la première fois en 1995 dans *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, pour voir que son intérêt pour l'œuvre de Debord est loin d'être impromptu. Un article savant qui n'est jamais pédant même quand il compare le spectacle (« l'être linguistique de l'homme ») à

« l'isolement de la Schechina ». Un article dense qui ouvre la porte à de longues veillées de réflexion.

Fragments. Soixante pages de citations de Debord qui se promènent à travers des photos de ville. On aurait aimé des caractères sans police mais il semble que, dans le monde de l'édition, la police soit essentielle. C'est ça qui est ça. On a donc choisi des polices parfois confuses en espérant qu'elles créent de nombreux points d'orgue où le lecteur s'arrête pour mieux pénétrer le corps des concepts.

Sur le passage... Constant Ludens est le pseudonyme d'un professeur qui n'a pas les fesses qui lui font *taf taf*. Surtout pas devant ses collègues que sa manière d'enseigner trouble et rend agressifs. Dans cet article où l'ironie et le sarcasme avancent main dans la main sans sacrifier à la *correctness*, il livre son premier cours : « Introduction à toute la politique ». Le cours s'étire de 12 h 29 (*Les clients sont déjà là [...] ils en veulent pour leur argent, être bien formés et des diplômés utiles, ils veulent apprendre ce qui doit être appris*) à 15 h 30 (*Je vous laisse, allez-vous-en vous multiplier, au travail ou consommer*).

Le blues du Bison. Dans un article où images, réflexion et informations s'alternent, Véronique Dassas essaie de remettre les pendules à l'heure pour Patrick Straram, arrivé de Paris dans les années 1950 et qui « *devient rapidement, dès les premières années de son installation à Montréal, une figure importante de la vie culturelle de la ville qui bien sûr est loin d'être aussi institutionnalisée (et spectaculaire) qu'aujourd'hui* ». Patrick Straram, alias Bison ravi, est sans doute le « Montréalais » le plus situationniste jusqu'à ce que Debord ne décide que « (...) *Patrick a régressé par rapport à la qualité de révolte qu'il avait à dix-huit ans, même si elle s'accompagnait d'une certaine facilité et confusion dans les idées.* »

Indéhiscet. Comme titre, un mot pas très connu dans les milieux éloignés de la botanique pour un article svelte d'un artiste italien, Maxime Del Campo, qui comme Debord n'a ni

la langue qui pendouille ni les mains qui tremblotent même si boire est leur exercice quotidien préféré : « *Je me suis toujours occupé de moi, unique moyen que j'ai trouvé pour échapper à la douleur et glisser, en vieillissant, dans une douce misanthropie. Pas d'église, pas de pharmacie. Et je vous emmerde.* »

Spectacle, mimésis et anesthésie. Jacques Mascotto pour nous parler du spectacle et, surtout, de l'état du monde actuel passe par Henri Lefebvre. Les managers, les investisseurs, les militaires et les cybernéticiens sont selon Jacques Mascotto : « *D'étranges Aztèques lunaires, un rite sélénién, ordonné autour de la Matrice... Celle-ci ne commande qu'une danse d'expiration-expiation, un déversement de frustrations, de fiel, de renoncement et d'abandon* ». Ce n'est pas très amusant, le spectacle. Surtout quand on n'est pas complètement anesthésié, et qu'on est encore capable de voir que : « *[Les masses] peuvent bien crapahuter et clabauder dans le virtuel, les Maîtres et Seigneurs décident de ce qui leur revient, de ce qui reste en-dehors du virtuel, disponible au pillage – ils décident des dépouilles du butin tangible, palpable, et protégé par des grilles mamelonnées de caméras.* »

Travaillez, travaillez, travaillez. Il faut avoir un petit vélo dans la caboche pour inciter au travail dans un dossier sur Debord, à moins... à moins de vouloir montrer qu'il y a travail et travail, et que les intellectuels qui croient pondre des idées sans sueur sont des p'tits cons, même s'ils se réclament de Debord. Surtout.

Danger ! Art. Danto est un critique d'art américain que Debord n'aurait certainement pas aimé. Trop *politically correct*. Et pourtant il ne s'en faut pas de beaucoup pour que ses idées deviennent explosives (ce que Debord aurait sans doute aimé) ; il suffit de se laisser transporter par le courant souterrain comme le fait Marie-Andrée Rajotte : « *Faute de pouvoir construire des œuvres d'art qui s'opposent, [le citoyen*

“ normal ”] doit pouvoir détruire. Il n’a pas de choix. C’est ça aussi la politique. À moins que l’art ne soit sacré. »

Hors dossier

Pas facile le chemin qui mène à l’Empire. Comme dirait Matis, « Ça c’est du stock ! ». Pour *Conjonctures*, cet article à base économique, fort articulé, foisonnant et dans lequel Giovanni Arrighi avance avec précision et détermination représente, en quelque sorte, la continuation de nos ruminations sur l’Empire qui ont débuté il y a trois ans. Une continuation par un sentier détourné. Pour Arrighi, la Chine est (sera) au centre et... gare à l’étroitesse politique de Bush. On traite de \$, de bilan, d’investissement, de taux de change... « (...) l’absence des contraintes financières que les États-Unis retirent de leurs privilèges seigneuriaux a des limites. Plus ils abuseront de cette absence de contraintes et plus grande sera la probabilité que ces privilèges soient perdus. » Il parle la langue économique pour appuyer ses considérations politiques sur ce qui n’est pas encore un Empire au sens de Hardt et Negri.

La médecine de l’intérieur. On connaît les difficultés des jeunes étudiants en médecine devant la première autopsie. On connaît un peu moins les réactions d’un jeunes médecin québécois face à ses premiers patients. Normand Jacob, en trois coups de pinceau bien placés, nous donne une image saine et parlante du monde hospitalier vu de l’intérieur par des yeux qui ignorent cynisme et naïveté. « Après avoir charcuté votre maman, on a découvert qu’elle était décédée des suites d’une pneumonie. Bon, j’ai faim. Je vais dehors. Ça fait du bien de quitter les murs de l’hôpital. »

Livres. Jean-Marc Piotte lit au gré de ses états d’âme, cherche chez d’autres les récits qui pourraient être les siens, traque les affinités et cherche la bagarre tandis que Iketnuk semble satisfait d’avoir trouvé un homme derrière un professeur de cégep.

Fils du temps. Trempet, comme d'habitude, saute du corps à l'âme sans trop se soucier des lecteurs. Voilà qu'on passe des pommes de terre de McDo « *qui glissent sur la langue mouillée de coke, légères et sensuelles comme un french kiss* », à des comparaisons entre une baleine et Ezra Pound, en passant par l'ontologie *vivisectionnée* par Mario Bunge... et une librairie québécoise installée à Paris qu'un connard traite d'ignorante.